



Chemins  Nocturnes

MAUD TABACHNIK

UN ÉTÉ
POURRI

POLICIER



Viviane Hamy

Extrait de la publication

Le livre

98° Fahrenheit. Boston suffoque. Des hommes sont égorgés et émasculés. Un flic beau gosse, perturbé par les femmes et sa *yiddishé mamè*, mène une enquête aveugle.

Maud Tabachnik signe avec *Un été pourri* un thriller où la tension et l'angoisse ne se relâchent jamais. Et donne naissance à un détective dont le nom sonne comme un piège : Goodman.

L'auteur

Maud Tabachnik est née le 12 novembre 1938 à Paris. Elle entreprend des études secondaires générales et commerciales, mais, après le bac et quelques hésitations, elle se décide pour la kinésithérapie dont elle sera diplômée en 1963 et qu'elle exercera pendant dix-sept ans avec une spécialisation d'ostéopathie. Elle est passionnée de lecture, de cinéma, aime la nature et les villes et adore les bêtes.

En 1983, elle part vivre en Touraine où elle commencera d'écrire sans envisager d'abord la publication. Dix ans plus tard, elle revient dans la capitale et se consacre entièrement à l'écriture.

Dans la même collection



Chemins  Nocturnes

KARIM MISKÉ

Arab jazz

ANTONIN VARENNE

Fakirs

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2009)

(Prix Sang d'encre – Vienne 2009)

(Prix des lecteurs de la collection Points)

Le Mur, le Kabyle et le marin

DOMINIQUE SYLVAIN

Baka !

Techno bobo

Travestis

Strad

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2001)

La Nuit de Geronimo

Vox

(Prix Sang d'encre – Vienne 2000)

Cobra

Passage du Désir

(Prix des Lectrices ELLE 2005)

La Fille du samouraï

Manta Corridor

L'Absence de l'ogre

Guerre sale

FRED VARGAS

Ceux qui vont mourir te saluent

Debout les morts

(Prix Mystère de la Critique 1996)

(Prix du Polar de la ville du Mans 1995)

L'Homme aux cercles bleus

(Prix du festival de Saint-Nazaire 1992)

Un peu plus loin sur la droite

Sans feu ni lieu

L'Homme à l'envers

(Grand Prix du roman noir de Cognac 2000)

(Prix Mystère de la Critique 2000)

Pars vite et reviens tard

(Prix des libraires 2002)

(Prix des Lectrices ELLE 2002)

(Prix du meilleur polar francophone 2002)

Sous les vents de Neptune

Dans les bois éternels

Un lieu incertain

L'Armée furieuse

FRED VARGAS / BAUDOIN

Les Quatre Fleuves

(Prix ALPH-ART du meilleur scénario, Angoulême 2001)

Coule la Seine

ESTELLE MONBRUN

Meurtre chez Tante Léonie

Meurtre à Petite-Plaisance

Meurtre chez Colette (avec Anaïs Coste)

Meurtre à Isla Negra

MAUD TABACHNIK

Un été pourri

La Mort quelque part
Le Festin de l'araignée
Gémeaux
L'Étoile du Temple

PHILIPPE BOUIN
Les Croix de paille
La Peste blonde
Implacables vendanges
Les Sorciers de la Dombes

COLETTE LOVINGER-RICHARD
Crimes et faux-semblants
Crimes de sang à Marat-sur-Oise
Crimes dans la cité impériale
Crimes en Karesme
Crimes et trahisons
Crimes en séries

JEAN-PIERRE MAUREL
Malaver s'en mêle
Malaver à l'hôtel

SANDRINE CARUT / PAUL LOUBIÈRE
Contre-Addiction
Contre-Attac

LAURENCE DÉMONIO
Une sorte d'ange

ERIC VALZ
Cargo

MAUD TABACHNIK

UN ÉTÉ POURRI

VIVIANE HAMY

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Éditions Viviane Hamy, 1994
Conception graphique de la couverture : Pierre Dusser
© photo : *Le Buste*, Tina Merandon
ISBN 978-2-87858-632-9

**« Parfois c'est l'alibi qui constitue
justement le crime. »**

Stanislaw Jerczy Lech

– Ce gouvernement de merde devrait bien s’occuper de cette foutue canicule! grinça Mort en tordant sa bouche vers le barman qui ne releva pas la tête de son comptoir.

Ce genre de boniments il en avait les oreilles cassées depuis le début de la semaine.

Exactement depuis mardi où le thermomètre était monté à 98° Fahrenheit.

Comme si les gens n’avaient pas d’autres soucis que le climat.

Pour le moment celui du barman était ses pieds qu’il ne savait plus comment chausser.

Quatorze heures debout derrière son zinc à remplir les verres et à subir les plaisanteries éculées des assoiffés du quartier.

Mort Newman commanda une troisième bière que le loufiat lui servit en le regardant de travers.

Il détestait ce genre de crado en tricot de corps douteux qui faisait fuir les bons clients.

C’était la climatisation qui les attirait dans son bar. Faut dire qu’elle marchait à fond.

Mort Newman avala sa bière et rota en rigolant vers son voisin. Au moment où il glissait une pièce dans le distributeur de cacahuètes son œil fut attiré par une femme qui entrait.

Elle était fraîche et gracieuse et Mort la reconnut. Il la croisait parfois le matin quand il venait chercher son camion de nettoyage.

Elle était toujours seule et regardait droit devant elle. Elle avait une démarche de danseuse qui aurait un problème à la colonne vertébrale.

Mort la trouvait à son goût mais n'avait jamais osé l'aborder.

Depuis deux ans qu'il était à Boston il s'était contenté d'étreintes tarifées avec des filles bon marché.

Il n'avait jamais emmené personne dans son taudis.

Elle commanda une eau minérale et un jeton de téléphone et s'enferma dans la cabine.

Elle paraissait totalement indifférente aux regards des hommes qui la reluquaient.

Elle parla un court moment et ressortit en refermant soigneusement la porte derrière elle.

Elle partit sans toucher à son verre et en ignorant ostensiblement l'assemblée.

Mort se leva et la suivit en lançant une remarque salace à son voisin qui ricana en hochant la tête.

En passant devant une glace il ramena en arrière ses cheveux collés par la sueur et remonta son pantalon en tentant d'effacer son ventre.

La fille se dirigea vers le centre. Elle avait un dos de nageuse et des fesses fermes dans sa robe de cotonnade. Sa légère claudication n'ôtait rien à son charme et Mort se sentit bander. Sa silhouette faisait se retourner les hommes, mais elle ne s'en préoccupait pas. Il y avait comme une tension dans tous ses gestes.

Mort la rattrapa à un feu rouge sur Berkeley Street et son regard s'attarda sans vergogne sur sa poitrine tendue et le creux de son ventre.

L'un suivant l'autre, ils atteignirent des petites rues calmes que Mort savait mener vers les jardins publics de Boston.

Ils marchaient à présent dans le quartier des grossistes qui à cette heure étaient tous fermés.

Des entrepôts aux façades de briques rouge terne où grimpaient des escaliers de secours bordaient les deux côtés de la rue.

Leurs pas décalés résonnaient sur le pavé et la fille avait déjà fait mine de jeter des coups d'œil derrière elle sans aller jusqu'au bout de son geste.

Mort s'amusait de sa nervosité et décida de l'aborder avant qu'elle ne soit trop inquiète.

Il accéléra, remontant encore une fois son pantalon, regrettant de ne pas avoir enfilé de chemise.

Il avait son baratin tout prêt.

— Excusez, mademoiselle, commença-t-il, mais je crois qu'on se connaît.

Elle continua de marcher sans le regarder, mais sans précipiter son pas.

— Eh, je vous parle! je vous croise le matin quand vous partez travailler.

Elle s'arrêta et le fixa, et Mort put voir le dégoût qu'il lui inspirait.

— Oui et alors?

Elle avait une voix froide, dépourvue d'émotion, et Mort comprit qu'il s'était trompé. Elle n'avait pas peur de lui.

— Ben, rien. J'veus ai vue entrer dans le bar et j'me suis dit qu'j'pourrais bien vous faire un brin de causette. Vous travaillez où? et comme elle ne répondait pas, il mentit. Moi je suis chef électricien, je vous vois presque tous les matins, toujours toute seule, et j'me suis dit qu'c'était bien triste une jolie fille comme ça qu'avait pas de galant. Là vous me voyez en négligé parce que je rentre du travail, mais je sais aussi faire le beau.

Il souriait avantageusement, bien qu'il se sentît mal à l'aise. Pendant tout son discours la fille l'avait écouté sans paraître le voir, et Mort était décontenancé.

Il n'avait pas l'habitude de ce genre de fille et comprit qu'elle n'était pas sa pointure.

Cette frustration le mit en colère et il eut brusquement envie de la forcer. Il fit une dernière tentative.

– Alors, on va boire un verre quelque part ?

Mais en le proposant il sut que c'était fichu. Jamais la fille ne lui céderait.

Sa fureur monta d'autant plus vite qu'elle était alimentée par les litres de bière ingurgités depuis le matin.

Il lui attrapa le bras mais elle se dégagea aussitôt.

– Lâchez-moi, espèce d'ivrogne !

C'était une injonction, rien d'autre, et ce ton de mépris rendit Mort fou furieux.

Cette pétasse la ramenait vraiment trop. Pourtant il était certain que comme les autres elle adorerait se faire ramoner.

– Dis donc, toi, grogna-t-il, t'arrêtes de faire ta mijaurée ?

– Foutez-moi la paix, dit-elle la voix terne, vous puez ! Vous me rencontrez peut-être, mais ça ne vous donne aucun droit sur moi.

Mort rigola. Évidemment, le fait qu'elle travaille dans le coin, il s'en tapait ! Mais ça ne l'empêchait pas d'être bandante !

Il la colla brutalement contre le mur et ses mains s'accrochèrent à ses seins.

– Laisse-toi faire ma jolie, y'a personne dans c'te putain de rue, et t'as vraiment le plus joli cul qu'on puisse voir !

Elle se débattait en silence, l'expression tordue de dégoût, cherchant à échapper à la bouche malodorante, au sexe durci pressé contre le sien.

Elle le repoussa une fois, avec la seule force des bras, et Mort recula devant la haine qui défigurait le visage si joli de la fille.

— Ben toi, ma salope, va falloir te mater! gronda-t-il en l'immobilisant.

Mais elle se dégagea et le frappa violemment à la base du nez. Il en vit trente-six chandelles et perdit la tête.

Il se jeta sur elle les bras levés, décidé à la tabasser de ses lourds poings d'homme habitué aux durs travaux.

Elle esquiva d'un brusque retrait du buste, mais trébucha sur ses talons.

Il l'empoigna en l'insultant salement, hors de lui qu'une fille le frappe, lui qui dans sa jeunesse faisait plier les jarrets des jeunes taureaux.

Ses mains se rapprochèrent de la gorge de la fille et il crocha ses doigts autour de son cou, s'appuyant de tout son poids sur elle pour l'empêcher de l'atteindre avec ses genoux.

Ils se battaient comme deux voyous, cherchant à se faire le plus mal possible mais Mort sentit qu'elle faiblissait sous l'étouffement.

Il accentuait sa pression quand il sentit sa tête tirée en arrière par les cheveux.

— La salope! ragea-t-il. Je vais la tuer!

Soudain il ne pensa plus. Quelque chose venait de se passer dans sa gorge.

Un froid abominable, coupant et glacé qui le prit sous les mâchoires.

Il eut une fraction de seconde l'impression folle de tomber dans un vide si noir et si profond qu'il bascula sur le côté.

Il mourut sans savoir comment.

Sam Goodman écarta un peu plus son col de chemise et se rapprocha du ventilateur installé sur son bureau.

Tout collait. Les papiers sous les doigts, les fesses sur la moleskine du fauteuil, les chaussettes dans les chaussures.

Pompiers et flics étaient sur les dents à ramasser ceux que cette canicule faisait tourner dingues.

Son second entra et déposa une feuille sur son bureau.

Il s'appelait Johnson et aurait voulu faire croire qu'il était de la famille de l'ex-président.

Sam ne l'aimait pas parce qu'il le soupçonnait d'être antisémite.

– C'est quoi? demanda Sam.

Il avait trente-cinq ans et était lieutenant-détective de première classe à la Police criminelle de Boston.

Il ressemblait à Jérôme Charyn quand celui-ci était jeune et beau.

– Un type retrouvé dans le quartier des grossistes, la gorge ouverte et les couilles dans la poche.

– Dans la poche?

Johnson confirma de la tête.

– Mortimer Newman, continua-t-il, employé de mairie à la voirie. Éboueur, précisa-t-il.

– Des indices?

– Il avait dans la poche...

– Là où il y avait les couilles?

– Non, dans l'autre, répondit Johnson imperturbable, une boîte d'allumettes d'un bar du quartier. Le type y a descendu quelques bières avant que le barman s'aperçoive qu'il avait disparu.

– Et alors?

– C'est tout.

– Bon. Qui est disponible en ce moment?

– À part vous, personne.

– Ah? Et que font les autres?

– Ils se baladent en ville. On a déjà eu un mort et un blessé grave sur les docks ce matin. Le capitaine s'est réservé deux équipes pour les blacks et les hispaniques. Les Coréens se sont armés. Si cette putain de température ne tombe pas, je prévois un week-end animé.

– Bon, je vais aller à la mairie demander des renseignements sur le type. Sûrement une histoire de poivrots qui a mal tourné. À part que les couilles, c'est nouveau dans le genre. D'après le toubib, on les lui a coupées avant ou après?

– Après.

– C'est déjà ça. Mais ça fait prémédité et ce genre de cinglé c'est toujours lourd. Allez cuisiner le barman pendant qu'il a encore sa mémoire.

Sam prit sa veste sur le fauteuil et sortit de son bureau.

Dans la rue, la chaleur lui fit ployer les épaules et il envoya à tous les diables le découpeur de virilité qui l'empêchait de rentrer prendre une douche et de passer une soirée à la fraîche dans son bout de jardin loué à prix d'or.

Sam habitait une petite maison sur la cour pavée de Louisburg Square avec cent mètres de pelouse qui faisaient baver d'envie ses amis au point que quand sa mère les entendait elle secouait la main en faisant « pou!

pou! pou! » pour chasser le mauvais œil que ces jaloux auraient pu envoyer sur son fils.

– Laissez-le tranquille! criait-elle! il travaille assez dur, le malheureux! il ne le vole pas son argent! et elle secouait la main en roulant des yeux furieux.

Il arriva à la mairie et demanda à voir un des secrétaires. On l'introduisit auprès d'un jeune homme chauve à la main moite.

– Lieutenant Goodman, monsieur, je viens pour votre employé dont on a retrouvé le corps hier soir dans le quartier des grossistes.

– Bonjour lieutenant, asseyez-vous. Vous voulez boire quelque chose?

– Si vous avez quelque chose de froid. N'importe quoi.

– Coca?

– Ma mère me l'interdit, mais va pour le Coca.

Ils attendirent d'être désaltérés pour attaquer le sujet.

– Ce Newman travaillait au service des poubelles depuis combien de temps?

– Voilà son dossier, lieutenant, tout y est.

Sam parcourut rapidement les deux feuilles qui résumaient la vie de Newman.

– Il n'y a pas grand-chose à part qu'il venait du Kansas et était célibataire. Quelqu'un pourrait me parler de lui?

Crâne d'œuf haussa les épaules.

– Il était assez solitaire d'après ce que j'ai pu apprendre. J'ai interrogé moi-même le chef du personnel d'entretien; il n'était pas très bien vu des autres, parce que... parce qu'il n'était pas très propre. Vous voyez ce que je veux dire?

– Vaguement.

– Eh bien, il n'allait jamais avec les autres à la douche quand ils revenaient de leur tournée.

– Il préférerait peut-être la prendre chez lui.

Le secrétaire secoua la tête.

– Je ne crois pas, enfin tout ça n'explique pas qu'on lui ait tranché la gorge. La canicule, peut-être...

– Pour lui donner de l'air?

– Pardon?

– Rien. On ne lui connaît pas d'ennemi? Personne ne l'a menacé ou ne s'est disputé récemment avec lui?

– Je ne sais pas. Il faudrait demander au chef du personnel. Vous voulez que je l'appelle?

– Non, merci. Je vais descendre dans le service. Je verrai peut-être d'autres collègues. Merci pour le Coca.

– Je vous en prie, bonne chance.

Sam n'apprit rien de plus auprès des collègues de Newman.

C'était effectivement un solitaire avec la tête près du bonnet et qui s'énervait pour un rien. Il se vantait de ses bonnes fortunes et de pouvoir tordre le cou d'un veau avec ses deux mains. Un crado en plus.

Sam ressortit avec l'espoir que d'autres affaires plus intéressantes que celle-ci lui permettent de la classer rapidement.

La mort de Newman, avec ou sans ses couilles, n'était pas une grosse perte pour la société.

Du même auteur

Un été pourri

La Mort quelque part

Le Festin de l'araignée

L'Étoile du Temple

(Prix des Écrivains de Champagne 1998)

Fin de parcours

Gémeaux

<http://www.maudtabachnik.com>